

Franssou Prenant, une cinéaste irréductible face à la cruauté du passé colonial français

AVEC “*DE LA CONQUÊTE*”, ELLE EXHUME LES ATROCES “ENFUMADES” PRATIQUÉES PAR LES SOLDATS FRANÇAIS PENDANT LA COLONISATION DE L’ALGÉRIE. PORTRAIT D’UNE DOCUMENTARISTE FAROUCHEMENT INDÉPENDANTE.

PAR JACQUES MORICE

Publié le 15 octobre 2023 à 11h05



Franssou Prenant chez elle, dans le 11^e arrondissement de Paris, le 10 octobre 2023. Photo Richard Dumas pour Télérama

Ce sont les « enfumades » qui ont incité Franssou Prenant à faire *De la conquête* (en salles depuis le 11 octobre). Un jour, au cours d’une conversation avec un ami français qui a été porteur de valises durant la guerre d’Algérie, elle évoque ces « enfumades », dont il ignore tout. « Il m’a dit : “Tu devrais faire un film là-dessus”. Le lendemain, je m’y suis mise », raconte-t-elle. Pour mémoire, rappelons que ces « enfumades » étaient une technique de gazage atroce employée par le corps expéditionnaire français durant la conquête d’un territoire qui ne s’appelait pas encore l’Algérie.

Les soldats faisaient brûler du bois ou de la broussaille à l’entrée de grottes où les populations locales s’étaient réfugiées. La fumée pénétrait à l’intérieur et les gens mouraient asphyxiés. Quatre enfumades, autour de 1845, ont été avérées comme faits historiques. Mais certains pensent qu’il y en a eu plus. « Sauf erreur, le rapport de Benjamin Stora en janvier 2021 sur la colonisation et la guerre d’Algérie ne mentionne rien là-dessus. J’étais choquée et cela m’a donné une raison de plus de m’y mettre. »

Cash, cinglante, irréductible, elle est comme ça, Franssou Prenant. Elle a réalisé *De la conquête* quasi toute seule, en treize mois. Chez elle, dans sa tanière du 11^e arrondissement de Paris, près du métro Couronnes, où elle nous accueille, en nous offrant du thé servi dans une théière algérienne. Aride, sans commentaires, sa contre-histoire est un travail de documentaliste et de montage sur la conquête française, de 1830 à 1848. Elle y confronte des images lumineuses en super 8 de l’Algérie qu’elle a naguère tournées, avec des textes du XIX^e siècle lus en voix off par des acteurs (dont l’un a un ton très « straubien »). Ces textes ont été écrits par divers protagonistes ayant vécu cette période historique : des militaires, des administrateurs civils, des historiens et des écrivains, certains illustres.

La violence et le mépris qu’on y entend font froid dans le dos, malgré certaines voix divergentes. « La question n’est même pas de savoir qui est colonialiste, car tous à l’époque le sont, y compris Victor Hugo ou Alexis de Tocqueville, explique la réalisatrice. Personne ne remet en question cette conquête. En revanche, on distingue deux groupes : les humanistes et les militaires. Mais parmi ces derniers, on trouve aussi un homme remarquable, comme le général Pierre Berthezène, gouverneur d’Alger. »

La réalisatrice s'est appuyée sur plusieurs livres d'universitaires. Elle a lu *L'Honneur de Saint-Arnaud*, de François Maspero, *Coloniser, exterminer*, d'Olivier Le Cour Grandmaison. Et, surtout, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, de Charles-André Julien, dont la bibliographie lui a servi de guide pour aller chercher et sélectionner, sur Gallica (le site de la BNF), les textes les plus parlants.

LIBRE AVENTURIÈRE

Ce passé méconnu de l'Algérie lui tient à cœur. C'est un pays où elle a vécu à plusieurs reprises. En tout une quinzaine d'années. « Je me suis toujours sentie à Alger comme chez moi. J'y étais enfant, plusieurs années jusqu'à l'indépendance. Puis j'y suis retournée de 1999 à 2010, parce que mon fiancé a été nommé ambassadeur de Madagascar à Alger. On m'appelait alors madame l'ambassadrice ! »

Rocambolesque est le parcours de cette libre aventurière au caractère bien trempé, qui a rompu avec toute une dynastie de mandarins. Son père était géographe, universitaire spécialiste de l'Algérie. Sa mère était journaliste. Elle pense un moment faire de l'archéologie, avant de se décider au début des années 1970 à passer le concours de l'Idhec (l'ancêtre de la Femis), où elle est admise. À sa sortie, elle est scripte et apprentie monteuse sur *Le Diable probablement*, de Robert Bresson (1977). Celle qui se fait une joie d'« agencer des plans de manière à ce que ce soit beau et que ça donne à réfléchir » se fait peu à peu la main et devient une monteuse de talent, en travaillant notamment pour Romain Goupil (*Lettre pour L...*, 1993), Jacques Kébadian (*D'une brousse à l'autre*, 1998) ou Raymond Depardon (*Faits divers*, 1983).

C'est avec ce dernier qu'elle se fait surtout connaître. Les cinéphiles se souviennent d'elle en garçonne sexy dans *Empty Quarter (Une femme en Afrique)*, 1985, faux journal intime, essai de fiction de Raymond Depardon, sur une femme qui l'obsède et le fait fantasmer, de Djibouti à Alexandrie. Étrange film sur le désir et l'attente, lent périple à la lisière de l'érotisme, dans lequel Franssou Prenant a accepté de s'engager en passant devant la caméra. « Raymond m'a arrangé le portrait de façon remarquable, il faut dire que j'étais pas mal à l'époque. En revanche, le texte de la voix off est assez bête », lâche-t-elle. Elle garde néanmoins un excellent souvenir de ce beau voyage sur le continent africain, qui a duré plusieurs mois. « On a commencé par Djibouti et le Soudan. De là, on s'est fait expulser, car considérés comme espions. On a été ensuite en Centrafrique et au Congo, où la caméra est tombée en panne. Finalement, on a terminé le film en Égypte. »

ESSAI, EGO TRIP ET DOCUMENTAIRE

Franssou Prenant est une grande voyageuse. Le Moyen-Orient, elle connaît aussi. Elle est allée en Syrie et au Liban, où elle a appris l'arabe. Sauf qu'ultérieurement, de retour au bled, personne ne l'a comprise : « On me disait : parle français comme tout le monde », rit-elle en frottant ses cheveux. Une fois, elle est partie seule en Égypte plus d'un mois pour enregistrer des sons dans les rues du Caire, « médusée » qu'elle était par le concert de la ville. Là-bas, elle a tourné un court métrage sur un poème de Constantin Cavafy, *Reviens et prends-moi* (2005). Elle a fait aussi un autre court en Guinée, ode à ce pays tropical en forme de carnet de voyage (*L'Escale de Guinée*).

Paris, mon petit corps est bien las de ce grand monde (2000), errance méditative dans un Paris caniculaire, est son seul long métrage de fiction. Sinon son œuvre de réalisatrice (une dizaine de films en tout) oscille entre documentaire, ego trip et essai. Elle reste confidentielle (malgré une rétrospective au Cinéma du réel, en mars dernier). Expérimentale. Dans une marginalité qui semble aussi subie que souhaitée. Franssou Prenant est sauvage, farouchement indépendante. Elle reconnaît elle-même qu'en tant que monteuse (sa principale activité) elle a mauvaise réputation. « J'impose mon point de vue, je suis facilement autoritaire, les réalisateurs n'aiment pas trop ça. »

Mais au fait, Franssou, cela vient d'où ? « J'ai été élevé par des grands-parents communs, en même temps qu'une cousine qui s'appelait Françoise comme moi, de onze ans mon aînée. Et pour nous différencier, ma grand-mère, que j'aimais beaucoup, m'appelait Franssou. J'ai gardé ce surnom. » Original. À l'image de cette personne singulière et sans âge, prospecteuse solitaire et libertaire, capable de frapper un grand coup avec *De la conquête*.

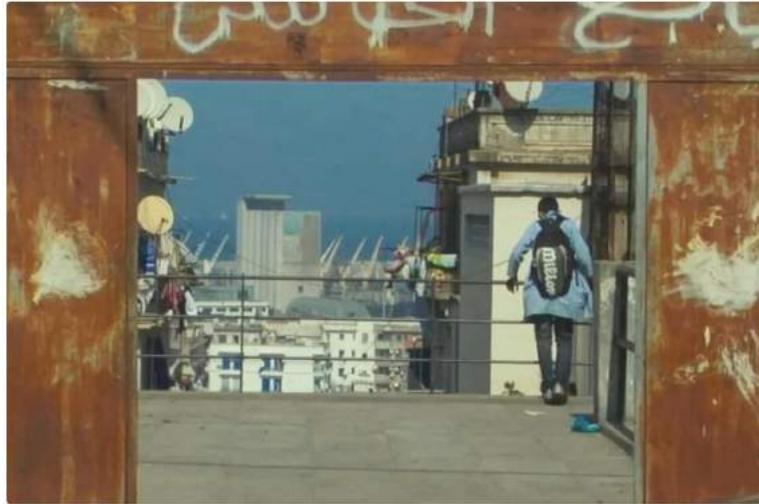


Enfin, *De la conquête*, extraordinaire chronique par Franssou Prenant de la colonisation de l'Algérie de 1830 à 1848, associe des images de l'Algérie contemporaine tournées par la cinéaste à des fragments d'archives littéraires et coloniales, dont la cruauté s'avère d'autant moins supportable quand elle émane des récits des vainqueurs. La forme constitue là encore l'essence de cette œuvre dont les montages anachroniques d'images et de textes lus en off témoignent de ce que le passé jamais ne cesse d'agir dans le présent.

Alice Leroy

De la conquête

TTT Très Bien



De la conquête, affiche

Par Jacques Morice

De l'Algérie, on connaît surtout l'histoire au XX^e siècle. Mais la période de conquête par l'armée française en 1830 reste encore largement méconnue. Ce documentaire lève une partie du voile de manière saisissante, un peu comme si on revivait les événements tragiques en direct. Tandis que des images contemporaines défilent, on entend en voix off des témoignages d'officiers de l'armée, mais aussi de dirigeants politiques ou d'historiens et penseurs. Certains sont illustres, tels que Jules Michelet, Alexis de Tocqueville, Victor Hugo. Tous décrivent et racontent dans le présent de l'action cette conquête coloniale par la France et l'occupation violente de ce paradis méditerranéen, perçu comme un formidable « *grenier d'abondance* ». Il y a bien quelques voix discordantes, des paroles de raison et d'humanisme, mais domine le sentiment d'un pouvoir français agissant en toute impunité et justifiant l'élimination d'une partie de la population algérienne et de sa civilisation. Tueries de masse, razzias, transformation de la cité mauresque en ville européenne, chute comptaible en vingt ans de cinquante à vingt mille « indigènes » à Alger...

À cette noirceur amère répond la lumière de ces hommes, ces femmes, ces vieillards et ces enfants qui, aujourd'hui vivent, travaillent, parquent dans le soleil. Manière de signifier qu'une nation jeune mais aux fondements anciens a pu se constituer, malgré la barbarie des colons. Avec de modestes moyens, Franssou Prenant, monteuse, réalisatrice et actrice à ses heures (on se souvient d'elle dans *Empty Quarter*, de Raymond Depardon) a réussi là un travail précieux, tant d'un point de vue cinématographique qu'historique et pédagogique. À même d'être montré dans les collèges ou les lycées, et de France et d'Algérie.

La colonisation de l'Algérie racontée par ses fantômes

Franssou Prenant fait entendre les dires et les écrits de figures du XIX^e siècle commentant l'invasion

DE LA CONQUÊTE

■ ■ ■ □
 Découvrir un film de la trop rare Franssou Prenant (née Françoise Prenant en 1952), c'est entrer dans un univers doux-amer où les cauchemars de l'histoire se déroulent en rubans d'images et de sons. Monteuze de métier, formée à l'Institut des hautes études cinématographiques (l'ancienne Fémis), la cinéaste a réalisé une dizaine de films, a travaillé comme scripte avec Robert Bresson (*Le Diable probablement*, 1977), monté des films de Raymond Depardon et de Romain Goupil. Dans ses toutes jeunes années, elle incarne l'héroïne d'*Albertine ou les Souvenirs parfumés de Marie-Rose* (1972), de Jacques Kébadian, joyeux tract sur la liberté sexuelle.

Si Franssou Prenant a raconté la Guinée (*L'Escale de Guinée*, 1987) ou le Liban sous l'angle de l'exil

(*Sous le ciel lumineux de son pays natal*, 2001), l'Algérie reste son pays de cœur: elle a passé trois ans à Alger, à l'adolescence (de 1963 à 1966), avec ses parents partisans de l'Algérie libre, délaissant les bancs de l'école pour la cinématique qui venait d'ouvrir. Trois de ses films forment un triptyque algérien: *I Am Too Sexy for My Body, for My Bo-o-dy* (2012) est une captation de danses et de chants; les deux suivants plongent dans les déchirements des conflits en dissociant textes et images, *Bienvenue à Madagascar* (2015) et *De la conquête*, qui sort ce 11 octobre après avoir été programmé, au printemps, au Cinéma du réel, à Paris, où une rétrospective était consacrée à la cinéaste.

Il ne faut pas prendre au premier degré le titre du film, lequel sonne comme un traité politique. S'il ravive la mémoire tragique de la colonisation de l'Algérie par la France, de 1830 à 1848, ce documentaire opère par fragments et



« De la conquête », documentaire de Franssou Prenant. LA TRAVERSE

impressionne par sa puissance formelle: en super-8 muet le plus souvent, Franssou Prenant confronte ses plans paisibles de la ville d'Alger ou du désert du Sahara à la dureté des textes et déclarations de personnages français du XIX^e siècle, commentant le désastre de l'invasion en cours.

Insoutenable froideur

Le film fait ainsi résonner le langage fleuri des généraux, des intendants, des écrivains et des théoriciens (Victor Hugo, Ernest Renan,

Charles Fourier, Alexis de Tocqueville...), dont on ne découvrira le nom qu'au générique de fin. Ce florilège mortifère est dit en voix off par une dizaine d'interprètes, acteurs, plasticiens, écrivains, metteurs en scène (Christophe Clavert, Jean Rolin, Aristide Bianchi, Lamine Ammar-Khodja, Marcel Bozonnet...). Alger et ce qu'il en reste se révèlent à l'image, tandis que sont énoncés les pillages de l'époque, les destructions des bâtiments et d'ornements. La ville vue par la cinéaste relève du morcellement, du kaléidoscope mouvant, avec ses couleurs, ses ombres, sa vision éclatée, tel ce plan trouble aux couleurs chaudes, laissant deviner bateaux et maisons en front de mer, vus à travers les percées d'un mur de terrasse.

Entraîné dans un flux maîtrisé de paroles, le spectateur ne cherche pas tant à identifier « qui parle » qu'à absorber les mots, à en mesurer la portée mais aussi l'insoutenable froideur. « Voilà, mon brave ami, comment il faut faire la

guerre aux Arabes: tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de 15 ans, prendre toutes les femmes et les enfants (...), les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs, en un mot anéantir tout ce qui ne rampe pas à nos pieds comme des chiens. »

On n'osera ici rapporter les comptes rendus des sinistres « enfumades », lesquelles consistaient à allumer des feux de broussailles devant des grottes, en vue d'asphyxier les populations rebelles qui se trouvaient réfugiées à l'intérieur. Si l'autocritique perce entre les lignes, elle se voit rabotée

par le ton supérieur du colonisateur: « Nous avons débordé en barbarie les Barbares que nous venions civiliser. » Ou encore: « Les pauvres diables se souviendront de notre visite. Que veux-tu, nous leur apportons les lumières, seulement nous leur faisons payer la chandelle un peu cher. » Des éclats de résistance nous parviennent enfin, notamment de l'émir Abdelkader (1808-1883), qui combattit avec force les troupes françaises, avant de se rendre, en 1847.

En une heure et quatorze minutes, Franssou Prenant livre une œuvre d'une densité rare, qui nous coupe le souffle, tout en créant une respiration inattendue: un chant hommage à l'indépendance haïtienne (le 1^{er} janvier 1804), comme un vent traversant les autres mouvements de libération. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire français de Franssou Prenant (1h 14).

Une fois par an, les éditeurs vidéo se réunissent à Lyon !



Festival de l'Image et du Son

Fantômes

DE LA CONQUÊTE, DE FRANSSOU PRENANT : LE DEY EN EST JETÉ

Sonya Faure



Des récits glaçants sur la conquête de l'Algérie par la France confrontés à des images du pays d'aujourd'hui : plongée dans un pays hanté par son passé colonial.

À l'oreille le ton est martial, procédurier. On lit la convention qui signe la reddition du dey d'Alger, le 5 juillet 1830. « Les troupes françaises entreront dans la casbah et successivement dans tous les forts de la ville et de la marine. » À l'image, c'est bien la mer et la baie d'Alger mais le bateau qui entre est un ferry commercial de Neptune Lines. Tout au long du film de Franssou Prenant, des mots d'archives, des paroles écrites ou prononcées lors de la conquête du pays par les Français, se poseront sur des images de l'Algérie contemporaine. Les voix disent la violence (« Voilà mon brave ami comme il faut faire la guerre aux Arabes : tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de 15 ans. ») alors qu'en plan fixe, des enfants en maillot de foot dribblent dans les ruelles. A l'écran, un somptueux désert rocailleux, alors qu'à la bande-son, un soldat raconte comment son bataillon a enfumé des centaines de villageois réfugiés dans des grottes. « Comme des renards. »

Ces voix spectrales en surimpression des images de l'Algérie d'aujourd'hui, comment mieux dire que le passé colonial hante encore le présent ? Les hommes qui parlent (par les voix de Jean Rolin ou Marcel Bozonnet entre autres) sont des colonisateurs : simples soldats, administrateurs civils ou célèbres généraux. Ils décrivent «un sol fécond au-delà de toute espérance», disent vouloir effacer toute trace du temps d'avant la conquête : «Nous détruisons un grand nombre de rues d'Alger afin de les rebâtir suivant notre méthode.» À l'écran, les maisons occidentales du port d'Alger, les réverbères à la parisienne, mais aussi les ruelles de la vieille ville, un vieil homme dans une cour, une oie qui se dandine : ce qui reste du passage des colons, mais aussi ce qui a résisté à la colonisation, la vie qui va.

C'est un parti pris, on ne sait pas qui parle – Victor Hugo, le général Bugeaud, Tocqueville... apprendra-t-on au générique de fin. C'est un chœur d'hommes, c'est la voix de la conquête. Mais ce sont aussi quelques paroles discordantes qui dénoncent une France qui «déborde en barbarie les barbares qu'elle venait civiliser». À de rares moments s'élèvent aussi celles de combattants algériens, comme Abdelkader, qui rappellent que l'histoire aurait pu tourner autrement. Qui évitent aussi, de justesse, que les colonisés ne soient à nouveau réduits à des portraits sans voix, écrasés par la longue litanie de l'autojustification de leurs colons. « Que veux-tu, dit l'un d'entre eux, nous leur apportons les lumières. Seulement nous leur faisons payer la chandelle un peu cher. »



De la conquête de Franssou Prenant

Alger outragé

par Olivia Cooper-Hadjian

Dans les cours d'histoire dispensés aux jeunes citoyens de France, la conquête de territoires à des fins de colonisation par les puissances européennes apparaît comme un non-sujet, un fait abstrait, accompli instantanément et semble-t-il sans heurts. À celle de l'Algérie en particulier, Franssou Prenant, adepte du film-essai et du Super 8 dont on a pu voir en salles en 2000 *Paris, mon petit corps est bien las de ce grand monde*, s'emploie à redonner de la chair, à travers la présence que le cinéma sait le plus fidèlement restituer : celle des voix. Diverses dans leurs timbres et leurs élocutions, quelques-unes lisent des textes rédigés entre 1830 et 1848 par des protagonistes ou spectateurs des événements, du roi Charles X à Victor Hugo en passant par des cheiks algériens et autres militaires français (on trouve parmi leurs interprètes Christophe Clavert, collaborateur régulier de Jean-Marie Straub, le cinéaste Lamine Ammar-Khodja, l'acteur et metteur en scène Marcel Bozonnet ou l'écrivain Jean Rolin). Parce que les sources ne sont nommées qu'au générique, le film nous

place dans une écoute active, non sans fausses pistes (les voix n'incarnent pas toujours les mêmes auteurs). Cet état d'ouverture ne rend que plus terrible le choc provoqué par les discours, extraits de rapports, de mémoires, d'essais, tous d'une violence inouïe autant par la vision de l'autre qu'ils véhiculent que par les crimes dont ils rendent compte, touchant en premier lieu les civils – le film s'attarde notamment sur les « enfumades » d'hommes, femmes et enfants par centaines à la fois dans des grottes. Dès le moment des faits, leur cruauté fût dénoncée par certains (« *Nous avons débordé en barbarie les barbares que nous avons voulu civiliser* »), signe que la distance historique ne suffit pas à expliquer une telle barbarie.

Le temps sur lequel les mots se réverbèrent est d'ailleurs le nôtre : les images du film ont été tournées par Prenant entre 1986 et 2017, en France et surtout en Algérie, où elle a vécu de nombreuses années (certaines, tournées à Alger en 2009-2010, avaient vocation à figurer dans *Bienvenue à Madagascar*, 2015). *De la conquête* organise une plongée qui ne

laisse pas l'histoire à sa place, et se refuse à susciter un sentiment de clôture ou de réparation. Puisque le passé fait partie du présent, il serait illusoire de vouloir le visiter et en ressortir indemne. Il s'agit plutôt d'ouvrir une brèche dans le temps et de révéler la porosité des époques. Dans les textes portant sur la conquête, par le biais des images, affleurent des ramifications mieux connues – colonisation, décolonisation, torture, terrorisme – et le temps long ainsi convoqué court jusqu'au présent. Les paroles mettent en évidence ce qu'implique, bien plus que la simple occupation d'une région, son appropriation : la volonté des donneurs d'ordres d'effacer, par la destruction des infrastructures, des archives, des institutions, la culture qui tient un pays ensemble. Tout en se refusant à une fonction illustrative, les images en témoignent, car la présence française a laissé des traces partout. C'est notamment l'objet de la seconde partie du film, qui délaisse l'horreur la plus manifeste pour se concentrer sur la refonte de la ville d'Alger, la bête transposition d'un modèle sur un territoire auquel il n'est pas adapté. On comprend que celle-ci n'a rien d'anecdotique, mais fait partie de ces actes commis pour meurtrir un peuple de façon telle que ses blessures ne puissent jamais tout à fait se refermer. Même lorsqu'elles s'en font l'écho direct, les images brillent par une forme de résistance aux textes, travaillant à l'encontre d'une univocité confortable. La violence des mots se heurte à la douceur des scènes pour instaurer une atmosphère énigmatique, qui montre autant ce qui a résisté à la destruction que l'invisibilité de l'horreur. L'attention aux mouvements ordinaires d'une ville, à la façon dont les corps habitent les lieux dote chaque plan d'une picturalité intemporelle, qui transcende autant que possible le regard malveillant qui fut porté sur l'Algérie par ses conquérants, et rendrait plutôt compte de ce que la France a voulu s'y arroger, à commencer par sa lumière. Ce pays ne se laisse pas réduire à un outrage et, sous les discours haineux et les vestiges coloniaux, subsiste avant tout une indifférence souveraine. ■

DE LA CONQUÊTE

France, 2022

Réalisation, scénario, image, son, montage Franssou Prenant

Production, distribution La Traverse

Durée 1h15

Sortie 11 octobre



***De la conquête* de Franssou Prenant**

La fabrique de la domination

TROISCOULEURS

Raphaëlle Pireyre

Avec *De la conquête*, Franssou Prenant observe l'Algérie contemporaine pour critiquer de façon passionnante le projet colonial brutal que la France y a mené à partir de 1830 à travers des textes d'époque.

Sur une mer d'un bleu éclatant, un paquebot accoste dans le port d'Alger. L'écart est d'emblée manifeste entre l'époque de ces images radieuses et celle de la voix off qui prône solennellement les bienfaits de la conquête coloniale. Franssou Prenant n'oublie pas qu'elle a été monteuse (pour Raymond Depardon notamment) et aborde « à la russe », c'est-à-dire de manière critique et dialectique, ce pan de l'histoire aussi méconnu d'un côté que de l'autre de la Méditerranée.

La cinéaste fabrique le commentaire comme un patchwork en piochant dans des textes contemporains à l'invasion des écrits de doctrine militaire, des essais philosophiques ou littéraires. Toutes ces voix du passé s'accordent sur la légitimité de la conquête armée et certaines envisagent de déplacer la population locale pour la remplacer sur son propre territoire.

L'archive textuelle fait face à une autre, visuelle, récupérée dans des images personnelles tournées par la cinéaste entre 2009 et 2017 lors de ses longs séjours en Algérie. L'armée française ne recule pas devant les méthodes inhumaines pour effrayer et chasser ceux qu'elle qualifie pourtant de barbares. Le principe des enfumades, empruntées à la méthode de chasse qui consiste à asphyxier les renards dans leurs terriers est alors largement encouragé. « Nous avons débordé en barbarie les barbares que nous venions civiliser. » Ces voix porteuses de mort sont comme des fantômes qui hantent encore les visages et les paysages algériens d'aujourd'hui.



DE LA CONQUÊTE

Franssou PRENANT

Slate^{FR}

À l'écran apparaît d'abord un texte, signé «Le Roi» (il s'agit de Charles X) et qui sert de point de départ à la conquête de l'Algérie par l'armée française en 1830. Puis le traité, signé «sur l'honneur» par le général en chef de cette armée avec le dey d'Alger, et dont tous les articles seront aussitôt bafoués.

Ensuite les voix, de multiples voix, toutes masculines. Elles disent des textes de l'époque, des rapports militaires, des courriers d'officiers et d'hommes de troupes, des actes judiciaires, des commentaires de journalistes et d'intellectuels (Hugo, Renan, Tocqueville, Michelet...) et, de loin en loin, quelques dirigeants arabes, dont l'émir Abdelkader.

Elles décrivent méthodiquement les massacres de civils, le ravage méthodique des villes, la veulerie, la cruauté et l'avidité des conquérants. La glorieuse destruction d'une société. La plupart revendiquent cette succession d'atrocités commises par des Français fiers de l'être, avec exaltation dans la réussite si complète de l'écrasement d'un peuple et du vol de son pays, de son histoire et de sa culture.

Occasionnellement, quelques-unes de ces voix s'inquiètent de la contradiction entre le fait de se prétendre les civilisés face aux barbares, tout en commettant tous les crimes que d'ordinaire les civilisés imputent aux barbares. Une ou deux s'indignent, expriment un écœurement, pas beaucoup.

Ainsi va, sur la bande-son et uniquement avec des textes d'époque, le récit de l'ampleur incommensurable des crimes, des trahisons, des massacres et destructions commises très officiellement par la France. Et c'est foudroyant. Même si on sait, ou croit savoir.

Mais ce n'est pas le film. Le film, ce sont ces textes, ces mots dits de multiples voix à la prononciation volontairement neutre, et les images. Les images d'abord du port d'Alger aujourd'hui, par où arrivèrent les navires de l'envahisseur, et où pénètre lentement un ferry. Paisible? Menaçant? Et puis les quais, bientôt les rues, une place, des gens qui discutent, un café, un marché, des enfants qui jouent.

Aujourd'hui, donc. Mais cet aujourd'hui-là est clairement un temps long, ces images anodines, quotidiennes, ont pour certaines été tournées très récemment, d'autres il y a peut-être dix, ou quarante ans.

C'est bien l'Algérie, après la capitale des routes, des villages, la campagne, le désert, toujours avec une présence douce, sans effets, qui montre des êtres humains, des maisons, des activités de chaque jour. Par moment aussi quelques visions de Paris, images elles aussi à la fois récentes et intemporelles.

La tension, l'abyme même, entre ce qui s'énonce en voix off et ce qui apparaît à l'écran, est d'une impressionnante puissance, quelque chose de tragique (130 ans de colonisation, et les suites) et pourtant d'accessible.

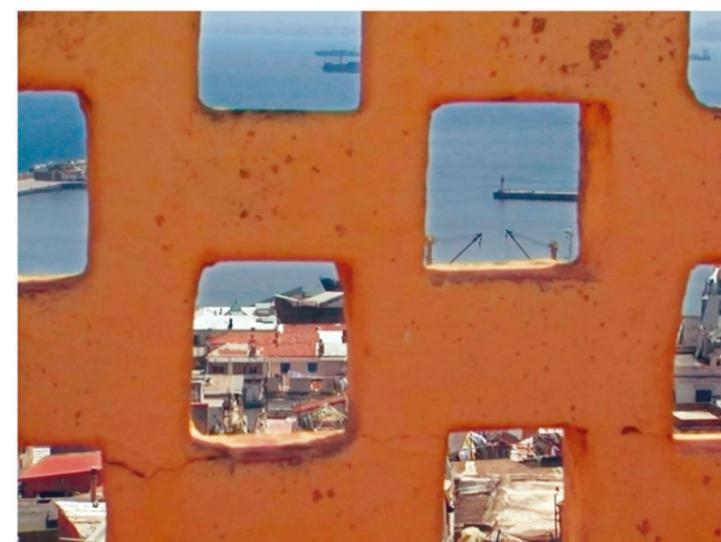
Deux régimes de sensibilité, sensibilité aux textes dans leur extrême violence, sensibilité aux images dans leur intime proximité, jouent et travaillent ensemble. Ils font de la vision-audition de De la conquête une expérience vibrante.

Ces images au présent, un présent long, déjouent magnifiquement le piège qui ruinerait de l'intérieur la tentative narrative d'un livre qui eut un certain succès récemment, Attaquer la terre et le soleil de Mathieu Belez. La colonisation y était contée seulement du point de vue des Français – les soldats massacreurs et les colons souffrants des conditions difficiles du début de leur installation. Le récit faisait ainsi disparaître les habitants de l'Algérie, réduits à une masse indistincte de victimes ou à une menace obscure.

Tandis que, grâce à cette idée apparemment toute simple mise en œuvre par Franssou Prenant, cinéaste qui est aussi une grande praticienne du montage, l'agencement des paroles des agresseurs du XIXe siècle et la présence de personnes –hommes, femmes, enfants– et d'environnements actuels, ou récents, redonnent chair, matière, animation, à ce qui fut si cruellement anéanti.

Ainsi ce dispositif donne à percevoir que cela qui se dit et cela qui se voit appartiennent au même monde, à une même histoire longue, toujours pas finie.

Jean-Michel FRODON



De la conquête

Le procédé marche à merveille : lire des textes signés de généraux, de politiques, de fonctionnaires ayant vécu — et souvent soutenu — la conquête de l'Algérie, de 1830 à 1848, sur des images du pays aujourd'hui. Les extraits choisis par la documentariste Fransou Prenant battent en brèche le discours lénifiant sur les « bons côtés » de la colonisation. Presque deux décennies d'extrême violence, de prédation, d'exécutions sommaires, de villages incendiés, pour soumettre ces hommes et ces femmes rétifs aux bienfaits de la « civilisation ». Parfois, les textes lus sont empreints de remords : et si c'était nous, les barbares ? — **A.-S. M.**

DE LA CONQUÊTE Franssou PRENANT



Ceux qui prônaient (et prônent encore) le rôle positif de la colonisation devraient s'étrangler devant l'implacable *De la conquête* de Franssou Prenant, documentaire au dispositif bien particulier mettant en parallèle les conditions de la conquête territoriale de l'Algérie par les colons français en 1830 et la vie quotidienne actuelle des Algérois, ceci par le biais de lectures en voix off des écrits et correspondances des militaires et des administrateurs de cette nouvelle possession ayant traversé le temps depuis le XIX^{ème} siècle accolées aux prises de vues contemporaines. Deux histoires, voire deux Histoires se superposent donc continuellement pendant l'heure et quart que dure le long métrage, générant un discours quelque peu opaque, qui ne dissimule cependant jamais sa potentielle portée polémique sur le rôle de la France des Lumières dans l'élaboration d'une barbarie colonisatrice n'ayant pris fin en Afrique du Nord qu'à l'issue de la Guerre d'Algérie qui en fut une sorte de point culminant d'autant plus brutal que tout fut fait pour en dissimuler les exactions.

La litanie de mots d'époque proposée par le documentaire permet de constater la violence inhérente à la notion même de colonisation, mécanique dont la structure repose sur une logique respectée par l'ordonnement des textes, chacun d'entre eux s'avérant un petit carreau dont l'ensemble crée une mosaïque de sang difficile à accepter. Sur quoi ladite mécanique coloniale repose-t-elle ? D'abord sur la manipulation : les premiers extraits lus permettent de voir à quel point les premiers Français ont fait miroiter la paix et la cohabitation avec les habitants autochtones pour autoriser leur acceptation par le pays, gentillesse et sens de la raison fallacieux qui avaient tout d'une nouvelle forme de cheval de Troie. De texte en texte s'opère une sorte de glissement progressif vers une rudesse des colons dits « éclairés » envers une population de plus en plus opprimée : domination de « l'Homme blanc » sur des Africains du Nord considérés comme nécessairement inférieurs, accaparement des richesses, spoliation des biens, appauvrissement de colonisés ravalés au rang d'esclaves, puis violents, torturés, mutilés, martyrisés.

Film polyphonique mêlant les points de vue des colons adoubant le recours à la barbarie et ceux des Français traumatisés par les exactions dont ils sont témoins et, quelque part, complices du fait même de leur condition d'expatriés impuissants à faire cesser la violence de leurs compatriotes, *De la conquête* se fait le récit séminal d'une occupation française en terre algérienne, instaurant un pouvoir arbitraire pendant presque un siècle et demi se concluant sur un conflit armé particulièrement traumatique tant pour la communauté algérienne que pour les tensions des relations qu'il a attisées entre les deux nations belligérantes.

Se concentrant sur les prémisses de la brutalité coloniale, récit sans images autres que celles créées par les mots, rendus chair par leur force palpitante, le film n'évoque la Guerre d'Algérie que par euphémisme, insérant parmi les plans d'un Alger contemporain les images chaotiques d'un Paris frénétique, bouillonnant, embrasé, semblant mettre en scène l'exportation du conflit sur le territoire français par le biais d'archives désordonnées, presque abstraites, évocatrices (un plan de la Seine, aux eaux rendues dangereuses par l'insistance à filmer son courant sous un pont, directement suivi par celui d'un panache de fumée noire surplombant la ville, semblent de loin en loin faire ressurgir le massacre policier du 17 octobre 1961). Ou la philosophie des élans colonisateurs du XIX^{ème} siècle de se faire terreau des actes de barbarie ayant ensanglanté le XX^{ème} siècle.

La superposition des images contemporaines algéroises sur la lecture de ces textes parfois difficiles à entendre pose question sur leur rôle et sur leur signification. Quelles sont les conséquences de cent trente ans de colonisation sur une nation qui n'a jamais eu la possibilité d'évoluer par elle-même ? Au sein d'une cité remodelée selon les canons européens, les Français ayant fait d'Alger un néo-Paris dans une démarche presque névrotique proche de celle de Scottie Ferguson (James Stewart) cherchant à faire de Judy Barton une version fidèle de sa bien-aimée Madeleine Elster (Kim Novak) dans le *Vertigo* d'Hitchcock (1963), les Algériens sont montrés dans un mélange troublant de paix résiliente (la nation, par l'indépendance, s'est bel et bien remise des heures troubles de son Histoire, n'ayant pas perdu sa joliesse et une forme de quiétude souriante) et d'archaïsme chronique, chaque prise de vue montrant, sans aucune forme de mépris mais avec une vraie lucidité, une population vivant sans moyens, ou tout du moins avec ceux du bord, entre artisanat et système D. Et le film de Franssou Prenant de certainement vouloir disserter sur les conséquences d'une colonisation certes désastreuse, ayant empêché le développement complet d'un pays mais n'ayant pu empêcher ce dernier de conserver sa poésie et son ouverture intrinsèques, entre une quotidienneté faite de bric et de broc et un désir d'évasion symbolisé par la valse des ferries entrant et sortant du port d'Alger, rythmant la marche du film et le déroulement d'un récit national pour le moins chaotique.

Michaël DELAUAUD

L'ALGÉRIE par deux voies

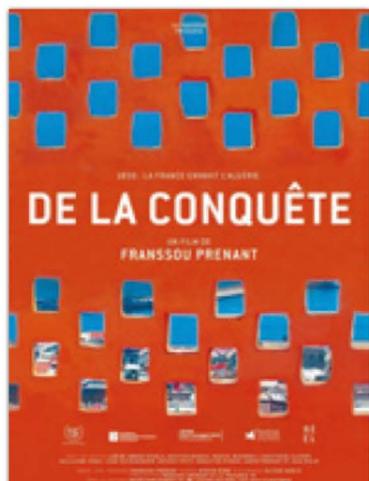
CINÉMA

DE LA CONQUÊTE /

Franssou Prenant / 1 h 14

Le cinéma est l'alliance de sons et d'images, mais qui ne portent pas forcément le même récit. Tel est

le parti pris de la réalisatrice Franssou Prenant pour *De la conquête*, titre qui renvoie à la conquête de l'Algérie à partir de 1830. Au son,



des extraits de textes de militaires (Bugeaud, Saint-Arnaud), d'écrivains (Tocqueville, Renan), d'anonymes, qui justifient la colonisation et les massacres. À l'image, l'Algérie d'aujourd'hui,

vivante, populaire, bien que marquée par ce passé. La violence des paroles, la vitalité des images. *De la conquête* tire sa force de ce contraste et de ce qu'il produit dans l'esprit du spectateur. ● G. K.

DE LA CONQUÊTE À LA RADIO



« *Saisissant et essentiel* »

ANTOINE GUILLOT — PLAN LARGE

ÉCOUTER À PARTIR DE **41:25**



« *Assurément nécessaire* »

LAURENT DELMAS — LES SORTIES CINÉMA DE LA SEMAINE

ÉCOUTER À PARTIR DE **6:24**